Sociopoétiques

Pour citer cet article :

Emmanuelle BAYAMACK-TAM et Françoise LE BORGNE, « Nous avons besoin du collectif pour mener nos luttes », *Sociopoétiques* [En ligne], 11 | 2026
DOI : https://doi.org/10.52497/sociopoetiques.2868

La revue *Sociopoétiques* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

Les articles de la revue sont utilisables sous licences CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, extraits d'œuvres) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

L'Université Clermont Auvergne est l'éditeur de la revue en ligne *Sociopoétiques*.

Sociopoétiques

« NOUS AVONS BESOIN DU COLLECTIF POUR MENER NOS LUTTES »

Entretien de Françoise Le Borgne avec Emmanuelle Bayamack-Tam

Emmanuelle BAYAMACK-TAM

Emmanuelle Bayamack-Tam est écrivaine. Une dizaine de ses romans est parue chez P.O.L, parmi lesquels *Arcadie* (2018), lauréat du prix du Livre Inter, et *La Treizième Heure* (2022), lauréat du prix Médicis. Elle écrit également des romans noirs (sous le pseudonyme de Rebecca Lighieri), des pièces de théâtre et des scénarios.L'entretien porte sur les représentations de la communauté dans *Arcadie*.

Comment est née l'idée de consacrer un roman à une communauté libertaire ?

Je m'intéresse depuis longtemps aux communautés et aux sectes – tout en faisant évidemment une distinction entre les deux. Il y en avait une dès mon premier roman, *Rai-de-cœur* – que j'ai publié en 1996. Ce qui m'intéresse, c'est quand un groupe entre en dissidence, se donne d'autres règles que celles qui sont en vigueur dans la société. J'ai beaucoup lu sur des confréries millénaristes de la fin du Moyen Âge, mais aussi sur les phalanstères, les colonies communistes ou encore un écovillage comme Tamera, au Portugal, qui refuse de se conformer à l'ordre patriarcal et prône « l'amour pur ». Je pense même (et ne suis pas seule à le penser) qu'il a dû y avoir autour du Christ une communauté de marginaux en rupture de ban.

Dans *Arcadie*, *Liberty House* se veut et se vit comme une enclave d'amour et de paix, un espace de libertés dans un monde qui les rogne peu à peu. Il s'agit d'une zone blanche, ce qui permet aux enfants d'échapper aux écrans et aux réseaux sociaux. *Liberty House* offre aussi un refuge aux inadaptés, aux marginaux, aux corps délabrés par l'âge ou la maladie. Arcady, leader de la communauté, prône la bienveillance et la tolérance. De fait, l'intersexuation de Farah ne pose aucun problème à *Liberty House*,

alors qu'on peut imaginer que le diagnostic serait reçu avec tristesse et inquiétude dans une famille lambda.

Vous êtes-vous inspirée d'un lieu réel pour imaginer le cadre de *Liberty House*, ce bâtiment ancien entouré d'un grand parc à la frontière franco-italienne ?

Je me suis inspirée de l'établissement où j'ai fait toute ma scolarité à Marseille, de la sixième à la terminale. Avant d'être un établissement public, il avait accueilli une congrégation religieuse et il en restait quelques traces : une chapelle, un escalier de marbre, de beaux volumes mais aussi des recoins secrets et des jardins cachés. J'ai déplacé le bâtiment dans un cadre très bucolique parce que c'était indispensable au récit tel que je l'imaginais initialement. Le point de départ de l'écriture d'*Arcadie*, c'est une phrase de Colette : « Tout ce qu'on dit d'une forêt est vrai ou le devient. » Je n'étais pas sûre de la comprendre et je ne savais pas où elle allait me mener, mais j'étais sûre, en revanche, de vouloir inscrire le récit dans une nature que nous, humains, fragilisons de plus en plus. Je voulais que les enfants de *Liberty House* grandissent dans la nature et que ce soit le projet des adultes que de leur offrir ce cadre de vie : les prés, les poules, les vaches, les fleurs… On sait aujourd'hui que les petits citadins souffrent d'être déconnectés du vivant. Ils ne savent pas qu'ils le sont et ils ne savent même pas qu'ils en souffrent, mais tous les enfants devraient avoir le droit de se baigner dans une rivière ou dans la mer, de grimper aux arbres, de voir passer des chevreuils ou d'écouter les cigales. Quant à la situation géographique de *Liberty House,* elle est évidemment tout sauf anodine. La frontière franco-italienne est une zone étrange. On est sur la Riviera avec ce que cela comporte d'idyllique, des paysages magnifiques, une douceur de vivre, et en même temps on est dans une réalité sociale très dure, avec des migrants traqués par la PAF, des militants pro-migrants qui leur viennent en aide mais aussi des militants identitaires qui patrouillent pour les refouler. C'est une zone de tensions très vives et ces tensions trouveront un écho au sein de *Liberty House*.

La communauté constitue pour Farah, la narratrice du roman, à la fois le passé puisqu'elle a grandi à *Liberty House* et l'avenir puisqu'elle rêve de fonder une communauté d'un nouveau type, mobile et inclusive. Pensez-vous que nous avons besoin de communautés, que la communauté nous manque, aujourd'hui ?

Mon regard sur les communautés est ambivalent. Nous avons besoin du collectif pour mener nos luttes. Nous en avons d'autant plus besoin que tout nous incite à l'individualisme et à l'égocentrisme. Les nouvelles technologies et l'omniprésence des écrans atomisent nos existences et la communauté m'apparaît comme une alternative salutaire à cette atomisation. Mais tout dépend bien sûr de ce qui va souder la communauté : quelles valeurs, quelles priorités ? Si la communauté se vit uniquement autour du lien ethnique, religieux ou géographique, cela risque de créer du repli, du rejet, de l'intolérance, de la xénophobie au sens large. On passe vite de la communauté au communautarisme. C'est un peu ce qui se passe à *Liberty House*, en dépit de ses principes fondateurs. La communauté se veut inclusive, mais elle se révèle incapable d'inclure celui qui incarne la véritable altérité : le migrant, noir et pauvre.

L'amour et la sexualité sont au cœur du roman, comme l'annonce la magnifique citation de Musil qui constitue l'épigraphe du roman : « Une vraie communauté est

le produit d'une loi intérieure, et la plus profonde, la plus simple, la plus parfaite et la première des lois est celle de l'amour. » Mais l'amour et la sexualité que partagent les membres de *Liberty House* apparaissent comme pervers pour ceux qui ne voient dans cette communauté qu'une secte. Est-ce une façon de suggérer que c'est dans la passion érotique que réside la dimension subversive de la communauté ?

Ce qui est subversif, c'est de refuser l'exclusivité amoureuse, c'est de dissocier la sexualité de la jalousie et de la possessivité. À *Liberty House*, le couple existe (Arcady et Victor, les parents de Farah, Kirsten et Malika), mais l'amour et le désir circulent librement entre les adultes, comme le montre la scène de la partouze dans l'étang. En revanche, il me semble que le récit est sans équivoque sur le fait que ces adultes excluent les enfants de leurs jeux érotiques. La communauté que j'ai imaginée n'est pas pédophile, contrairement à ce qu'a pu être, par exemple, Odenwaldschule, qui était à la fois un lieu d'expérience pédagogique innovante et un lieu de violences sexuelles, sous couvert d'émancipation de l'enfant.

Cela n'empêche pas la relation amoureuse et sexuelle qui s'établit entre Arcady et Farah d'être problématique dans la mesure où Arcady a autorité sur Farah, sans compter que la différence d'âge entre eux est très importante. Mais c'est Farah qui a l'initiative de cette relation et même après son départ de la communauté, elle considèrera cette relation comme une authentique histoire d'amour dont elle est sortie grandie et épanouie. Ce n'est évidemment pas l'avis des observatrices et observateurs extérieur·es. Mes lectrices et lecteurs sont d'ailleurs très partagé·es à ce sujet. Comme le récit est mené à la première personne et du point de vue de Farah, certain·es arrivent à comprendre cette relation, mais beaucoup considèrent que Farah était sous emprise et qu'Arcady a abusé de sa position. Le récit ne tranche pas. De façon générale, j'aime que mes personnages soient suffisamment complexes pour défier le jugement et que lectrices et lecteurs soient traversé·es de sentiments contradictoires à leur égard.

***Liberty house* commence à se fissurer lorsque la peur et la haine de l'autre (le migrant) remplacent l'amour comme lien communautaire. Est-ce que le projet porté par Arcady échoue parce qu'il n'a pas de dimension politique, ce qui le rend incapable d'affronter les défis du monde contemporain ?**

Je n'ai pas pensé la fin de *Liberty House* en ces termes. J'ai plutôt imaginé que la communauté mourait de ses propres contradictions et de son incapacité à inclure Angossom, le jeune migrant érythréen qui squatte les lieux. Elle se fissure aussi en vertu d'une règle implacable : la jeunesse a besoin de s'émanciper, de rompre, de quitter la famille, même s'il s'agit d'une famille élargie. Farah et Daniel ont grandi à *Liberty House*, ils aiment leur communauté d'origine, mais y rester, ce serait reproduire, stagner, végéter. Ils partent parce qu'ils sont indignés de voir des adultes qu'ils admirent se replier frileusement autour de leur confort et leurs possessions matérielles, mais ils seraient partis de toute façon.

Farah, Daniel et Maureen apparaissent comme les héritiers de l'utopie libertaire de *Liberty House*. Est-ce que pour vous, la communauté LGBT est celle qui, aujourd'hui, incarne le mieux l'esprit de la communauté ?

Être *queer*, c'est forcément être à la marge, et depuis la marge on porte un regard critique sur des discours et des comportements que la plupart des gens ne questionnent jamais. On en revient à la dissidence dont je parlais tout à l'heure. La communauté LGBT a par exemple introduit d'autres façons de faire famille. Elle a permis aussi de déconstruire les stéréotypes et les assignations liés au genre. Or ces stéréotypes et ces assignations aliènent tout le monde, y compris les hétéros cisgenres. Cela dit, l'esprit de *Liberty House*, c'est aussi l'antispécisme, l'enfantisme, l'antivalidisme. Quant à la communauté que Farah aspire à créer, elle sera aussi inclusive que possible, c'est-à-dire qu'elle accueillera tous ceux que la société considère comme déviants et *indésirables*. La leçon que Farah a retenue d'Arcady, c'est précisément que personne n'est indésirable.

Au cœur de *Liberty House*, il y a une bibliothèque, qui joue un rôle important pour Farah. Quelles sont les œuvres littéraires qui proposent une représentation de la communauté particulièrement inspirante pour vous ?

Je n'ai pas été inspirée par la façon dont le thème de la communauté est traité dans telle ou telle œuvre. En revanche, je tenais à la présence d'une grande et belle bibliothèque à *Liberty House*. On trouve souvent des personnages de jeunes lectrices dans mes romans. C'est peut-être ma façon d'être dans l'autobiographie, vu l'importance qu'ont eue les bibliothèques et les livres dans mon enfance et mon adolescence. Je considère d'ailleurs que les lectrices et les lecteurs peuvent *faire communauté* à travers le monde, autour d'une autrice, d'un auteur ou autour d'un genre littéraire. Iels font communauté aussi à travers l'acte de lecture, qui tend de plus en plus à constituer lui aussi une forme de dissidence. Lire, c'est refuser l'accélération, l'utilitarisme voire l'égocentrisme : en lisant, on se décentre, on accepte l'altérité, on accepte d'être bousculé par la subjectivité d'un·e autre, on s'imprègne d'autres mots, d'autres formules, bizarres, dissonantes, éloignées d'un discours ambiant formaté et appauvri.

Quelle place tient la communauté dans le reste de votre œuvre ?

Dans *La Treizième Heure*, j'ai repris le personnage de Farah, mais en la plaçant dans une configuration familiale, sociale, géographique, différente. Elle grandit de nouveau dans une communauté, appelée cette fois *L'Église de la treizième heure*. Les adeptes de cette Église sont une fois de plus des marginaux, des gens un peu cabossés par la vie, qui trouvent au sein du groupe une forme de réconfort et de consolation. Le chef spirituel de la communauté, qui est aussi le père de Farah, rassemble ses fidèles autour de « messes poétiques » : iels récitent ensemble du Nerval ou du Aragon. Il s'agit d'un roman « post-covid » et j'y ai intégré les angoisses que l'épidémie a fait naître ou a réactivées – et qui sont finalement des angoisses millénaristes de fin du monde.

Je voudrais ajouter un mot sur la façon dont mon texte se fait inclusif lui aussi. Dans *Arcadie*, plus encore que dans mes romans précédents, j'ai tenu à sampler, à mixer du Proust, du Rimbaud ou du Racine avec mes propres mots et mes propres formules – mais aussi avec des références musicales et cinématographiques qui font appel à une culture plus largement partagée, plus populaire : Sylvester Stallone, George Michael, Rihanna, France Gall… Écrire c'est ça, aussi, agréger des réalités qui peuvent paraître éloignées, provoquer des collisions, des frictions, créer une langue hybride, qui procède d'une forme de métissage linguistique et culturel.